POUVOIR OUVRIER

S O M M A I R E

REVOLTE DE LA JEUNESSE ?

A propos de la "démocratisation de l'enseignement".

Le travail: premier contact...

LES MECANOGRAPHES.

Correspondance.

Cinéma : Les Abysses.

La Télé.

EN AFRIQUE DU SUD.

N° 52 JUIN 1963

0,30 F

RÉVOLTE DE LA JEUNESSE ?

On constate avec inquiétude et malaise que les jeunes supportent de plus en plus mal toute forme concrète d'oppression : ils ne respectent ni leurs parents, ni leurs maîtres, ni les anciens " pleins d'expérience", ni les traditions. Les jeunes sont-ils en révolte contre cette société ? ou, au contraire conformistes par rapport aux satisfactions qu'elle propose ? ou les deux en même temps ?

Tradition et changements

La force d'une classe dirigeante, c'est la résignation de ceux qu'elle opprime. Dans une société divisée en classe la plupart des institutions ont pour fonction d'obtenir des opprimés une attitude d'acceptation de l'état de choses.

L'éducation n'est pas une exception. Le rapport entre parents et enfants, entre maîtres et élèves, entre travailleurs et apprentis prend la forme d'un rapport de domination; il n'a certes pas pour fin d'exploiter les jeunes et il peut être "justifié" par l'incompétence réelle des enfants. Mais qu'on le veuille ou non, l'état de subordination dans lequel il place l'enfant et l'adolescent revêt, dans une société où la plupart des adultes seront soumis à l'exploitation et à l'oppression, le sens d'un apprentissage de la soumission. - Eduquer vise à intégrer le jeune à la société, donc à préparer le futur travailleur à accepter son sort.

Mais si le père, le maître, le compagnon peuvent se voir reconnaître une autorité réelle par le jeune, c'est qu'ils représentent ou peuvent représenter, chacun dans sa sphère, un modèle. Le fils sera ce que le père est, la culture du maître est celle dont l'élève aura besoin plus tard, les techniques que l'apprenti hérite de l'ouvrier sont les mêmes qu'il utilisera. L'adulte représente clairement l'avenir de l'enfant.

Ainsi ce qui peut justifier l'éducation répréssive aux yeux de ceux qui la subissent et de ceux qui l'administrent, c'est la stabilité des institutions, le fait que la société soit pétrifiée dans des rapports, dans des manières de travailler, de penser, de vivre, finalement dans des structures, qui ne changent pas, ou qui changent insensiblement. Mais les capitalistes ne peuvent pétrifier la société qu'ils dominent dans des institutions stables. Au contraire la concurrence entre patrons ou groupes d'intérêts, la compétition entre Etats,aujourd'hui la rivalité avec la bureaucratie de l'Est les mettent en demeure de rechercher sans cesse de nouvelles occasions d'investissement, de nouveaux procédés de fabrication et de vente, les pousse à incorporer à la population salariée des couches comme la paysannerie, l'artisanat, le petit commerce qui étaient restées en marge du système. Le capitalisme accroît ainsi le poids social des salariés et du même coup la menace potentielle, et de temps en temps réelle, qu'ils font peser sur sa domination ; il lui faut donc trouver continuellement de nouveaux moyens de désarmer ses adversaires de classe, en même temps qu'il continue à grossir leurs rangs.

Le caractère mobile, instable de la société capitaliste est ce qui se découvre aujourd'hui en France, depuis la fin de la période de reconstruction de l'économie, soit environ 1954. Le boulversement des conditions techniques, des conditions de l'habitat, de la consommation, du loisir, est devenu pour les jeunes générations l'élément dans lequel elles sont nées et ont été élevées ; l'absence de traditions est devenue normale.

La jeunesse privilégiée

On pourrait croire que cette crise est surtout sensible dans les classes privilégiées. Celles-ci ne peuvent en effet sauvegarder leur fonction et leurs avantages qu'en se portant par un effort continuel à la tête du mouvement de transformation qui touche les conduites économiques, politiques, sociales et l'idéologie même de la bourgeoisie d'aujourd'hui. Il est devenu vital pour les bureaucrates de la production, de la distribution de l'information, de l'Etat, comme pour les puissances financières, de se débarasser sans scrupule et à toute allure des habitudes politiques, universitaires, commerciales, mondaines même qui sont devenues inadéquates aux exigences actuelles du "commandement", s'ils ne veulent pas être éliminés à bref délai. La situation présente au sein de la classe dirigeante exige l'initiative, l'esprit de compétition, une personnalité agressive, non le respect de la tradition.

Les jeunes que leur origine sociale destine à occuper des fonctions dirigeantes sont élevés dans ce climat de lutte pour la vie, d'inquiétude ; ils éprouvent un intense besoin de sécurité , cherchent à entrer dans des "filières" où leur avenir est assuré, accusent leurs aînés d'incurie, souhaitent que des mécanismes stables de formation et d'incorporation à la vie sociale soient mis en place à leur intention (comme en témoignent les revendications des étudiants).

Au sein des classes favorisées, le rapport entre générations est donc en train de se remodeler sur la configuration nouvelle du capitalisme : le développement des attitudes d'agression et d'affirmation de soi, la valorisation de tout ce qui est nouveau, l'incapacité des parents à proposer aux enfants, en guise d'éducation, autre chose que le misérable "Fais ta vie", -tout cela dresse les jeunes contre les vieux; mais cette "révolte" est en même temps une révolte pour plus de conformisme, pour plus de solidarité et de rationalité à l'intérieur de la classe dirigeante; et dans la mesure où l'aîné est quelqu'un qui a "réussi", qui détient quelque parcelle du pouvoir social, où il est un dirigeant, il reste un modèle pour le jeune. Ce modèle donne à la crise de la jeunesse dorée sa limite. Le jeune bourgeois ne discute pas la nécessité qu'il y ait des dirigeants, il pense qu'on pourrait faire "mieux" et il est impatient de le montrer.

La jeunesse travailleuse

La disparition des institutions traditionnelles ne touche pas moins la jeunesse travailleuse, elle la touche autrement.

Les parents, les maîtres à l'école et dans l'enseignement technique, les anciens dans l'atelier sont privés de l'autorité que leur conférait l'expérience ou la connaissance qualifiée de tel ou tel aspect de la réalité sociale. L'âge n'est plus la garantie d'une plus grande compétence dans le métier, d'une plus grande expérience de la vie, les changements dans la production et la vie productive ne cessent d'infliger des démentis aux vérités fondées sur l'habitude. Les jeunes ne se sentent plus épaulés par les plus âgés et ceux-ci sentent bien que leurs idées et leurs conseils ne répondent pas aux situations que les jeunes ont à affronter.

En France, 63% des jeunes entre I5 et I9 ans travaillent. Même si cette proportion va en diminuant, le problème de l'entrée dans la vie productive ne cessera pas d'être, par définition, la grande affaire des travailleurs. Or il se pose dans des conditions nouvelles.

La "rationalisation" du travail, sa décomposition en opérations simples, le chronométrage de celles-ci, le contrôle du produit, l'automatisation des tâches en même temps que la création de nouvelles techniques, l'entrée massive de paysans, d'émigrés coloniaux à l'usine, de femmes au bureau, vont tous dans le même sens : la destruction des professions et la disparition des traditions de métier. La prolifération des catégories, le fait qu'une même tâche est confiée indiféremment à un OS ou à un PI, sont d'autres symptômes de la même tendance. Les connaissances techniques et les procédés que le jeune acquiert au centre d'apprentissage ne correspondent pas à son travail réel dans la production. La "conscience professionnelle", faite de compétence technique et de conservatisme social, n'a plus aucun sens. L'idéologie professionnaliste que les centres d'apprentissage tentaient d'injecter aux garçons et aux filles est complètement inadaptée à la réalité.

Les collèges techniques continuent évidemment de doter les élèves d'une habileté manuelle qu'ils n'avaient pas en y entrant et qui leur sera utile quand ils travailleront. Mais la nature technique du travail est tellement mouvante au sein d'une grande entreprise et tellement différente d'une branche à l'autre que les employeurs tendent à demander à l'enseignement, plutôt que des professionnels ayant déjà des habitudes rigides, une main d'oeuvre plus souple dotée d'un niveau technique convenable dont ils pourront achever rapidement la "formation" en la plaçant dans les conditions particulières à chaque entreprise. L'enseignement peut sans doute s'adapter à ces besoins, bien que cela exige une transformation profonde de son esprit. Mais cette adaptation signifie finalement la disparition officielle des métiers et la subordination directe de l'apprentissage aux besoins immédiats de la production.

Devant le bouleversement des professions, la tendance à l'allongement de la scolarité, la multiplication des embranchements et des options en cours d'études, l'ouverture et la fermeture accélérée des débouchés dans les différentes branches, les parents ne peuvent plus conseiller utilement les jeunes, les vieux travailleurs ne s'y retrouvent plus. Les maîtres eux-mêmes ont peine à se tenir au courant de la situation de l'emploi et à amener les élèves jusqu'au niveau requis par des techniques qui ne cessent de changer.

Le monstre de la production commence à sélectionner ses victimes dès leur scolarité. Les jeunes travailleurs n'ont pas pour s'en défendre la qualification acquise dans l'atmosphère indépendante de l'ancien métier.

La disparition des traditions ouvrières dans la profession, dans le mode de vie permettent évidemment au patronat de manipuler plus librement la main d'oeuvre. Mais d'un autre côté le jeune travailleur est moins préparé que ne l'était son père à accepter la condition qui sera la sienne dans la production. Entre sa formation technique, la culture générale qu'il reçoit, pas seulement à l'école, mais à travers le cinéma, la télévision, les besoins que suscite en lui l'offre obsédante de produits et de services de toutes sortes, les habitudes d'indépendance qu'il contracte avant de se mettre à travailler d'une part, et d'autre part l'état de dépendance qui va être le sien pour toujours dans l'atelier ou le bureau, le contraste est insupportable. La société capitaliste peut bien faire périr toutes les institutions, sa seule tradition impérissable, et qui n'a jamais eu besoin d'être institutionalisée, reste l'exploitation, l'asservissement du travailleur qu'elle exige.

L"idéologie" nouvelle

La tutelle des anciens sur les jeunes qui brisait le futur travailleur dès son enfance, dans la famille, à l'école, et le préparait à accepter d'être dominé dans la production, et même dans le syndicat ou le parti, ce modelage des exploités par l'éducation autoritaire est aujourd'hui beaucoup moins énergi que. Les jeunes ont-ils l'esprit plus indépendant? Les parents démissionnent-ils de leur responsabilité? Les enseignants ont-ils moins d'autorité? Non, tout cela ce sont des effets. Si la force de la tradition disparaît, c'est parce qu'il n'y a pas grand chose d'hier qui puisse passer dans aujourd'hui.

Le capitalisme ne peut plus donner aux opprimés des "raisons" pour justifier l'oppression, il ne plus anesthésier les exploités. Sa seule"idéologie", c'est l'augmentation du niveau de vie et l'espoir de la promotion. Elle vise à remplacer chez les jeunes la soumission disparue. Elle ne suffit ni à dissimuler la contrainte brutale de l'entreprise ni à former des travailleurs résignés.

""""""

à propos de la démocratisation de L'ENSEIGNEMENT

"Instituteur dans la Seine, j'ai lu avec intérêt l'article publié par P.O. en mai. Le caractère et les limites de la démocratisation de l'enseignement secondaire y sont correctement analysés. La complexité de l'appareil de production et administratif nécessite une quantité croissante de cadres moyens et supérieurs. La Bourgeoisie a dû ouvrir les portes du secondaire aux fils d'ouvriers et de petits salariés, en finançant les études (bourses, allocations...), en modifiant les programmes (technique), en réduisant la durée des études (cycle court). Il faut donc distinguer entre :

* Le Lycée où l'on continue à dispenser un enseignement humaniste, classique et abstrait, détaché des préoccupations du monde du travail, orienté vers le Bac;

* Les Collèges d'enseignement général (C.E.G.), les écoles techniques ou commerciales, où le Brevet clôture un cycle d'étude court (4 ans) et procure à l'élève une culture technique et générale fort utile qui lui permettra de saisir dans toute leur complexité, les problèmes de l'entreprise et le mécanisme de l'exploitation.

Il faudrait largement insister sur la modification des programmes et des méthodes pédagogiques survenues depuis une décade. Mais plus remarquable est la transformation de la condition du professeur. La durée hebdomadaire de son travail a augmenté : plus d'èléves donc plus de corrections, fréquentes modifications des programmes donc préparations nouvelles, visites des parents... Le travail est plus pénible, mais le salaire reste inchangé. Mais l'essentiel c'est que le professeur cesse d'être un dispensateur de vérités pour devenir un orientateur d'enfants. Son but n'est plus de gaver l'enfant de connaissances abstraites mais de l'orienter dans la production selon ses aptitudes.

Je prends comme exemple mon école du Grand Ensemble(Antony). Depuis la suppression de l'examen d'entrée en 6ème, on a créé une classe de fin d'études première année (F.E.1) où l'on regroupe les attardés des petites classes primaires, les refusés à la classe de préparation au Certificat d'études. C'est une classe hétéroclyte, composées d'éléments instables, remuants, bruyants, en un mot une classe "dépotoir", que l'on confie en général au dernier arrivé dans le Groupe scolaire, souvent un suppléant sans expérience pédagogique. Pour la plupart ces élèves quitteront l'école, sans s'être seulement présentés au Certificat d'études, dès qu'ils auront 14 ans, et deviendront manoeuvres ou O.S.

Quant à la classe de fin d'études deuxième année(F.E.2), elle a cessé d'être l'année terminale. Les meilleurs élèves peuvent passer des concours et s'orienter vers les écoles proffessionnelles, ou bien, innovation importante, aller en "Terminale", classe dont le programme n'est pas encore établi (c'est affolant !), mais où les matières essentielles sont : le dessin industriel, l'atelier, les mathématiques, le français. Les élèves pouront en fin d'année passer les concours et s'orienter vers les écoles professionnelles, l'industrie, l'administration...

Pour conclure je me bornerai à souligner l'importance des modifications en cours dans l'enseignement primaire et secondaire, et la transformation de la condition des professeurs et des instituteurs.

La généralisation des concours qu'on passe dans toutes les classes, ravale le diplôme traditionnel au second plan. La pédagogie el la condition de l'enseignant dans la société sont bouleversées. Le professeur ou l'instituteur doivent maintenant se préoccuper de l'après-examen. Pour eux, la tâche n'est finie que lorsque l'enfant est absorbé dans le circuit de la production. La liaison avec le monde du travail s'établit. L'enseignant étudie sur le plan local, puis régional et national, les divers établissements, les différentes branches de la production. Il doit apprendre la sociologie du travail, l'orientation..., et confronter constamment son enseignement avec le monde réel de l'entreprise.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Le Travail : Premier Contact

(Compte-rendu de stage d'une élève de Collège d'Enseignement Technique)

"Je viens de faire un stage à la Blanchisserie d'Antony, avec Armande. Nos ennuis de transport ont commencé dès le premier jour. Nous sommes arrivées en retard et le patron nous a mal accueillies. Le soir les cars étaient complets et on rentrait très tard à la maison.

La première journée j'ai repassé des chemises à la presse. Une dame faisait le col, les poignets et les empiècements et moi je mettais la chemise sous la presse: d'abord un devant, après le dos et ensuite l'autre devant. J'appuyais sur deux boutons et la presse s'ouvrait toute seule; ensuite je repassais les manches, que je mettais dans deux manchons.

Les jours suivants on m'a mise à la calandre, à "passer" les torchons. Une autre personne les recevait et une troisième les pliait et les mettait en tas, et on recommençait indéfiniment, toute la journée. C'était monotone et fatigant. Ce genre de travail ne me plaît pas, car on se fatigue beaucoup et on n'apprend rien. J'aime mieux un travail plus varié. Et j'ai remarqué que la monotonie rendait les employés nerveux et désagréables. En une semaine, deux hommes se sont battus pour un motif futile et une femme a eu une crise de nerfs. J'ai gardé un mauvais souvenir de ce stage."

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

"LE PERFECTIONNEMENT DES CADRES ..."

"Si la nécessité du perfectionnement des cadres du point de vue technique est évidente, il faut maintenant souligner l'importance de leur perfectionnement en ce qui concerne leur fonction de commandement. Tout un ensemble de sciences humaines se sont récemment créées et développées, la psychologie et la sociologie ont maintenant des enseignements à communiquer au cadre d'entreprise pour lui faciliter ses relations avec ses collègues et ses subordonnés.

On commence m mieux connaître les règles du comportement de l'homme en groupe, et il est déjà possible d'appliquer ces connaissances à une amélioration du fonctionnement des groupes humains.

On a bien sûr, quand on débute dans une entreprise, besoin de savoir et de savoir faire...Mais, en fait, il n'est ni rare ni grave que, dans des domaines techniques, certains chefs soient moins au courant des derniers perfectionnements que certains de leurs collaborateurs. Cela handicape beaucoup moins leur rôle de cadre que la méconnaissance psychologique et sociologique de leurs collaborateurs."
("Entreprise", journal des chefs d'entreprise).

Grâce à la sociologie et à la psychologie, on peut commander des gens qui sont plus qualifiés que vous !

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Les MECANOGRAPHES

Je suis mécanographe dans une importante société métallurgique. Pour un salaire de 800 francs par mois, nous faisons 9 heures par jour, entrecoupées de deux pauses de 1/4 d'heure pour déjeuner.

Il existe deux sortes de mécanographie : les machines perforatrices (Bull ou IBM par exemple) et les machines comptables. Nous travaillons sur ces dernières. Le travail est moins automatisé et plus compréhensible que sur les perfo : on m'apporte des documents comptables (factures fournisseurs ou clients, pièces de caisse, de banques, etc.) que je transcris sur des fiches appropriées au moyen d'une machine qui comporte 8 compteurs qui additionnent, soustraient et multiplient séparément. Avant, ce travail était entièrement fait à la main et nécessitait davantage de personnel et de temps; les risques d'erreur étaient aussi beaucoup plus importants.

Chaque matin les "compteurs" sont relevés. Ces compteurs totalisent le nombre d'écritures passées la journée précédente. Un minimum de 400 par jour est exigé. Il n'est absolument pas tenu compte de la diversité des travaux : une écriture passée sur un compte fournisseurs demande à peine 5 à 6 manipulations de machine, alors qu'une écriture sur compte client, ayant plus de ventilation, en demande 10 à 12 et, de ce fait,prend plus de temps.

Le bruit est abrutissant et le travail mécanisé au maximum ; ce n'est plus nous qui dirigeons la machine, mais elle qui nous domine. Notre initiative est réduite au minimum, car tout est préparé d'avance et contrôlé ensuite. Une attention soutenue est tout de même obligatoire, car la machine, extrêmement rapide, et sa manipulation compliquée rendent absolument impossible de penser à autre chose. C'est ce qui explique en partie, avec le bruit et la cadence, la fameuse fatigue nerveuse des mécanographes.

Dans le département où je suis, il y a 5 machines et 6 mécanographes, plus le chef. Il y a quelques mois nous n'étions que 5, mais il fut décidé qu'une sixième mécanographe serait engagée, ce qui permettrait à chacune de faire un jour par semaine de petits travaux annexes pour se reposer de la machine. Maintenant, l'employée qui ne travaille pas sur une machine est "prêtée" à un autre service mécanographique, car il est impensable pour les chefs qu'une salariée puisse rester un seul jour sans "rendre le maximum" .Il y a quinze jours, une mécanographe qui a refusé de travailler pour une autre section a été renvoyée sur le champ. Dans ce même esprit, il y a environ trois semaines une circulaire est passée interdisant aux mécanographes et aux dactylos d'aller aux toilettes en dehors des pauses.

J'ai lu un jour que les mécanographes étaient "l'aristocratie des bureaux". Cette phrase illustre bien le sentiment de supériorité qu'éprouvent les mécanographes vis-à-vis des autres employées. Pourquoi cette attitude ? Elle s'explique: avez-vous déjà vu une personne non initiée devant une machine mécanographique ? les questions qu'elle pose ? son étonnement ? Cela donne l'impression à la mécanographe qu'elle fait un travail exceptionnel ; il y a aussi cette façon d'être entourée de gens qui préparent votre travail, qui semblent être à votre disposition; et puis aussi la publicité faite autour des dures conditions de travail (réelles). Tout cela

concourt à lui donner ce sentiment de supériorité vis-à-vis des autres employées, et bien entendu des ouvrières d'usine. Elle refuse de se considérer comme faisant partie de la même classe sociale que ces dernières. En général, les mécanographes viennent d'un milieu moyen : employés de bureau, petits commerçants, etc. ; si certaines sortent d'un milieu ouvrier, elles ne le disent pas...

Toutes les mécanographes se plaignent de leurs conditions de travail et de leur fatigue, mais aucune ne voit comment en sortir. Très peu parlent d'abandonner la mécanographie, car, à moins de réapprendre un métier, les trois quarts deviendraient employées de bureau ou dactylos, et leur paie diminuerait alors sensiblement.

QQant au syndicat, il n'en est jamais question. Dans toutes les places que j'ai faites, j'ai remarqué la presque totale indifférence du personnel de bureau vis-à-vis de la vie syndicale.

Pourtant, nous aurions bien besoin de nous défendre.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

CORRESPONDANCE - CORRESPONDANCE - CORRESPONDANCE - CORRESPONDANCE - CORRESPONDANCE - CORRES

Lettre d'un lecteur de Paris : "Stalinisme ? Pour beaucoup le P.C. n'est qu'une réunion de gens vaguement d'accord sur un programme mal défini, dont les membres se réunissent quand leurs loisirs leur en laissent le temps. De temps à autre on assiste à une manifestation confuse et chacun retourne chez soi, installé dans son confort et convaincu d'avoir lutté pour une idéologie quelconque.

Un parti doit s'installer en absolue logique avec sa doctrine et son but. Pour y parvenir, les méthodes employées par le P.C. peuvent apparaître pour certains puristes de gauche comme un extraordinaire louvoiement entre différentes tendances.

Il a toujours été défini dans les Statuts, dans les publications théoriques, que le prise du pouvoir est le but final de la politique du P.C., prise du pouvoir par les ouvriers eux-mêmes.

La coterie installée dans la bureaucratie et dans le Comité Central peut freiner les portées révolutionnaires des mouvements prolétariens. Mais la logique semble faire apparaître qu'en cas de prise de conscience des ouvriers, ces éléments peseraient peu devant l'élan des masses.

Il est inexact de dire que ce parti est soutenu principalement par une masse plus ou moins amorphe composée de différents éléments petits bourgeois qui recherchent à rassurer surtout une mauvaise conscience.

Mais pour la sauvegarde du parti, il importe d'imposer une discipline de fer. Même si, comme c'est le cas, une sclérose se manifeste dans les rouages. Se laisser paralyser par une masse est un moyen beaucoup plus sûr d'aboutir à un appauvrissement idéologique du P.C. Et si la tendance actuelle de la doctrine ne se résume qu'à des slogans économiques (salaires, logement, loisirs...) elle reflète l'esprit de la masse qui ne cherche qu'une satisfaction matérielle. Tant que laclasse ouvrière n'a pas conscience elle-même de son rôle dans la société et qu'elle ne lutte que pour ses intérêts immédiats, il n'est pas possible de lui parler de buts flous et lointains. Sa lutte actuelle, en dépit de la mentalité chauvine de la plupart des gens, n'est qu'un élément moteur nécessaire

"Oui, il faut rappeler des faits que peut-être les jeunes ne connaissent pas assez : comment nous avons ressaisi il y a trente ans le drapeau tricolore pour le placer à côté du drapeau rouge, comment nous avons repris la Marseillaise pour la chanter avec l'Internationale, comment nous avons lancé en 1936 l'appel aux Volontaires nationaux pour les séparer de La Rocque, comment nous avons été les initiateurs de la politique de la main tendue." (Thorez au C.Central de mai 63, L'Humanité, 14-5-63).

à élever sa conscience politique. La lutte des cadres du P.C. consiste à pousser les ouvriers à croire en eux-mêmes et à leur faire paraître possible de changer ce qu'ils considèrent comme établi définitivement.

Il est inconcevable cependant pour un parti de virer à l'ouvriérisme. Le P.C. est une union volontaire, un rassemblement uni par la même volonté, le même besoin d'action. Même si cette action paraît n'être qu'une manifestation de chapelle conduite par des jésuites. Une profonde et solide organisation des masses peut vaincre une bourgeoisie qui dispose de puissants moyens (armée et police, justice et presse).

Il ne suffit pas de se dire d'avant-garde, il faut faire en sorte que les autres détachements se rendent compte et soient obligés de reconnaître que vous marchez en tête."

"15.6.63.- P.P."

-:-:-:

À LA TÉLÉ

Nous avons consacré deux articles à la grève des mineurs du Kentucky (P.O. N° 50 et 51)

Le vendredi 7 juin, la télévision a passé un reportage à peu près correct sur cette grande lutte, dans "5 colonnes à la Une".

Certes le reportage ne montrait pas très clairement comment la compagnie tournait le contrat de travail accordé à ses employés en faisant exploiter le bassin par des concessionnaires (les tenanciers)qui, n'étant liés par aucun contrat avec les travailleurs, embauchaient des mineurs à la moitié ou au quart du tarif, et comment, en fermant progressivement les puits la compagnie contraignait ces mineurs bien payés à aller s'embaucher dans les nouveaux puits, perdant ainsi tous les bénéfices du contrat : avantages sociaux et salaires convenables. Au contraire ce processus très concrêt était expliqué par la mécanisation et la rationalisation.

Le reportage révêlait la vie misérable des mineurs, au coeur de "l'opulente Amérique", et leur détermination dans la lutte. On a même vu, sur l'écran, des mineurs armés, contre les "guns-thugs" tueurs crypto-facistes, plus ou moins subventionnés par le patronat, inquiet de la puissance des mineurs, qui sont en grève depuis 8 mois, bien que leur syndicat les ait lachés dès le premier mois de lutte, et qui élirent leur propre comité de grève.

Au même programme, on relevait un autre reportage, qui montrait la sauvagerie de l'impérialisme portugais et traçait un tableau relativement correct de la situation en Angola, mais la vérité frôlait de très le mensonge : les réalisateurs choisissaient d'interviewer Roberto Holden leader d'une organisation ultra nationaliste (U.P.A.), qui est le porte parole de la couche"privilégiée" de Metis et de Noirs, sans mentionner l'existence d'un autre parti nationaliste (M.P.L.A.), qui est en relation étroite avec les mouvements révolutionnaires africain et qui reçoit l'aide de plusieurs pays indépendants, tels que le Tanganyika et l'Algerie.

Ainsi, en dépit de falsifications relativement minimees, un programme de la Télévision gaulliste a pu être consacré à la lutte des exploités et des opprimés.

Cette même télévision, lors de la grève des mineurs en France, au début de cette année mêlait l'intoxication subtile à la falsification grossière. Pendant la guerre d'Algérie, alors qu'une répression sauvage exercée par l'armée française, s'abattait sur toute une population, faisant plus d'un million de victimes...DE QUOI PARLAIT LA TELEVISION FRANCAISE? Que disait-elle au moment des repressions, non pas en Angola ni même à Alger, mais à Nanterre, à Vincennes, à Boulogne Billancourt... Lorsque 200 algériens étaient massacrés par la police parisienne alors qu'ils manifestaient Pacifiquement contre le couvre-feu.

Les occasions de reportages n'auraient pas manqué, ni les réalisateurs pour les faire. Nous savons même que ces reportages ont existé et qu'ils ont été censurés, parce qu'alors, les telespectateurs auraient pu se sentir concernés. On conçoit très bien que la lutte des opprimés et des exploités à travers le monde puisse fournir des sujets de reportages passionnants, plus passionnants certes que toutes les plates créations culturelles d'une société bourgeoise.

Mais, même lorsqu'elle nous montre la lutte des exploités, la television reste plus que jamais l'instrument du pouvoir. D'abord l'oppression comme la révolte y sont toujours perçues comme lointaines et étrangères. Les massacres de l'Angola apparaissent comme des anomalies choquantes. Les mineurs armés du Kentuky semblent sortir d'un western intelligent, et celà parce que pris en dehors de tout contexte économique et politique. Soit la rapacité des capitalistes est la particularité exotique d'une compagnie minière américaine, ou bien la lutte des opprimés y apparaît comme pure violence, gratuite, privée de signification. Le 18 Juin, en information la TV a montrédes manifestations violentes au Japon, et la repression policière sans mentionner les objectifs des manifestants. (Il s'agissait d'une manifestation des Zengakuron contre la venue de sous-marins US).

La clef est simple, ces sujets ne sont abordés qu'autant que le spectateur; lui aussi exploité, et opprimé, ne risque pas de faire la liaison avec sa propre situation. Plus séparé de la violence à laquelle il assiste du fait de sa propre passivité que par les falsifications du reporter, le téléspectateur ne peut pas s'approprier cette expérience de lutte. Il ne pourrait le faire qu'en brisant la passivité dans laquelle on veut l'enfermer.

EN AFRIQUE DU SUD

Dès Mars 1961, un an après les massacres de Sharpeville, l'Union Sud-Africaine met en oeuvre un programme d'armement colossal qui de 18 millions de livres sterling en 1960, en nécessite. 60 millions en 1962 et 78 en 1963, c'est-à-dire plus d'un cinquième du budget national.

Ce n'est pas un hasard si l'Union fait de tels préparatifs militaires après les évènements de 1960. L'armée a, d'un côté, le rôle de prévenir toute liaison des courants "révolutionnaires" entre l'Union et les pays africains indépendants, comme le montre la concentration de forces armées sur toutes les frontières de l'Union, même celles avec l'Angola et la Rhodésie du Sud. D'un autre côté l'armée, formée de milices blanches, a principalement un rôle coercitif contre le prolétariat, qui est noir à 90 %.

> "L'Afrique du Sud doit se prémunir contre des troubles intérieurs comme les grandes puissances se préparent sans cesse à la guerre."
> (Déclaration du ministre de la Défense en Mars 1961.)
>
> " L'effort militaire est dirigé contre les Non-Blancs, qui sont en eux-mêmes une provocation."
> (Déclaration du quotidien "Star".)

* D'une part cet effort militaire coïncide avec la prise de conscience de la classe dirigeante de la crise que subit son économie. Cette crise provient de la contradiction entre une politique de ségrégation raciale poussée à l'extrême et une politique de développement économique qui nécessite la participation des noirs, en tant que salariés, à la vie économique du pays.

Dans la période d'accumulation primitive, ces deux politiques pouvaient se combiner et permettaient un taux d'exploitation des Noirs particulièrement élevé parce qu'elles ne nécessitaient pas un prolétariat fixe et instruit. Dans cette période, les mouvements incessants de main-d'oeuvre noire entre les "réserves" et les exploitations industrielles ou agricoles, et les "lois sur l'éducation" qui limitent l'enseignement des Noirs à un niveau primaire, ne sont pas des entraves. Mais dès le moment où apparait une industrie de transformation, elle nécessite une main-d'oeuvre fixe et un niveau technique plus élevé.

* D'autre part l'effort militaire coïncide aussi aves l'organisation de nouvelles formes de lutte des Noirs contre l'Apartheid.

Jusqu'en 1960, la lutte des Noirs se faisait essentiellement sur un mode non-violent. Or la riposte gouvernementale aux manifestations de mars 1960, pour protester contre le "pass" (1), est très violente. Depuis, les organisations noires illégales et en particulier le POQO, radicalisent leurs luttes sous une forme violente : sabotages et boycottages dans la la production, achat d'armes aux pays africains indépendants.

Le gouvernement réagit :

1°. par une répression féroce et arbitraire dirigée contre les membres du POQO.

> " Dressant un bilan de la répression contre les mouvements nationalistes africains, le ministre de la justice, M. Vorster, a précisé que 3246 membres du POQO avaient été arrêtés depuis le début de l'année, tandis que 185 dirigeants du Congrès national africain et Congrès panafricain s'étaient enfuis à l'étranger." (Le Monde, 14 Juin.)

Cette répression est généralisée à toute la population noire et en particulier à la classe ouvrière par les lois sur "l'anti-sabotage" qui permettent d'arrêter et d'incarcérer tout Non-Blanc sans jugement: Entre janvier et juin 1963 , 8 personnes ont été condamnées à mort et 77 à des peines de prison allant de 25 ans à 50 ans.

---

(1) Sorte de livret servant de carte d'identité, de casier judiciaire et de livret d'ouvrier.

2°. Par l'achat d'armements destinés à la contre-guérilla (matériel léger) aux puissances de l'OTAN et en particulier à la France.

3°. Par l'armement de la population civile blanche.

> " Le gaz lacrymogène est depuis mardi en vente libre en Afrique du Sud, à condition que l'acheteur soit Européen, adulte, et possède une carte d'identité.
>
> Présenté sous la forme d'un élégant pulvérisateur rouge, le produit se trouve chez n'importe quel armurier. La firme qui vient de le lancer assure qu'un seul appareil remplace avantageusement les armes à feu, car, affirme-t'elle, il contient 80 charges de gaz -soit une quantité suffisante pour contenir une foule importante si nécessaire.
>
> Le fabriquant assure que ce produit est inoffensif, car il cause seulement un aveuglement d'une dizaine de minutes et qui disparait ensuite sans laisser de lésion. La firme propose même une démonstration à domicile."
>
> ("Le Monde", 14 juin.)

Au lieu de donner une solution à la crise qui commence à paralyser sa vie économique, l'Afrique du Sud ne fait qu'augmenter les contradictions entre politique de ségrégation et politique d'expansion économique et la répression raciale qu'elle éxerce prend de plus en plus le caractère de répression de classe.

-:-:-:-:-:-:-:-

LES VACANCES DE M. VERWOERD

"Le Cap, 28 mai - Désormais, il ne sera plus possible à un Noir de séjourner sans autorisation spéciale à Betty's-Bay, station balnéaire située à une soixantaine de kilomètres du Cap, et où le premier ministre sud-africain, M. Verwoerd, possède une villa au bord de la mer.

Les personnes ayant des Noirs à leur service devront les déclarer aux autorités. Les femmes de couleur ne pourront ni vivre ni travailler dans la région à moins d'avoir un permis."

(Le Monde, 29.5.63).

GREVES AU SWAZILAND

Le Swaziland est un protectorat britannique qui forme une enclave entre l'Afrique du Sud et le Mozambique portugais.

"Quatorze mineurs africains considérés comme "meneurs" d'une grève illégale déclenchée depuis 4 semaines dans la mine d'amiante de Havelock, près de Piggs-Peak (Swaziland) ont été arrêtés dimanche. A la suite de ces arrestations, des manifestations ont eu lieu aux environs de la mine et à Piggs-Peak."

(A.F.P.11.6.63).

"Le Swaziland était jeudi en effervescence, et seuls les renforts britanniques ont permis d'éviter que les Swazis, en grève, rassemblés sur une colline dominant Mbabane, ne descendent sur cette capitale du territoire. La grève des mines d'amiante de Havelock, qui durait depuis 5 semaines, s'était transformée lundi en une grève générale dont les buts politiques étaient aussi importants que les revendications économiques.

Les dirigeants du mouvement demandent en effet le rejet de la nouvelle Constitution du Swaziland, la fixation à une livre sterling du salaire minimum quotidien des travailleurs Swazis, et enfin la libération de 12 grévistes arrêtés samedi.

Or c'est jeudi matin, précisément, que ces grévistes - parmi lesquels plusieurs dirigeants du Congrès de libération nationale - comparaissaient devant un tribunal qui les a condamnés à des peines de prison."

(A.F.P.,14.6.63).

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

POUR QUOI NOUS LUTTONS

Le monde capitaliste se survit sans rien changer à la division de la société entre possédants qui dirigent et dépossédés qui exécutent. A l'Est comme à l'Ouest, les dirigeants de l'économie et de l'Etat s'emploient à transformer le travailleur en automate asservi aux machines, obéissant docilement aux slogans de la propagande officielle.

Depuis sa naissance, la classe ouvrière a lutté pour se libérer de l'exploitation et pour organiser la société sur une base collective.

La seule solution à la crise du monde moderne c'est l'organisation de la société par les travailleurs, le pouvoir des travailleurs exercé par des Conseils élus et révocables, par des organes permettant à toute la population travailleuse de gérer la vie sociale. La population travailleuse n'est rien d'autre que le producteur collectif de la société moderne. Elle est donc seule capable d'organiser la production et d'établir une planification répondant à ses propres besoins.

Ouvriers, employés, intellectuels, nous combattons pour le socialisme, pour le

Pouvoir ouvrier

Les organisations qui prétendent représenter la classe ouvrière ont abandonné ce combat depuis longtemps. Les centrales syndicales actuelles ne sont même plus capables de soutenir sérieusement les revendications ouvrières pour les salaires et les conditions de travail.

Contre les appareils bureaucratiques qui dirigent les syndicats actuels, nous ne préconisons pas de former de nouveaux syndicats, mais nous agissons pour que les travailleurs décident eux-mêmes de leurs propres revendications, organisent et contrôlent à la base leurs propres luttes.

Contre le nationalisme qui asservit les exploités aux exploiteurs de chaque pays, nous proclamons la nécessité d'unir les prolétaires de tous les pays en un seul mouvement international.

Nous luttons pour construire une nouvelle organisation révolutionnaire, une avant-garde des travailleurs manuels et intellectuels dont le seul but sera d'aider l'ensemble de la classe ouvrière à réaliser son propre pouvoir :

Le pouvoir des conseils des travailleurs

Je soussigné .....

Profession .....

Domicile .....

souscris un abonnement (ordinaire, soutien) d'un an à P.O.

Le .....

Abonnez-vous : 1 an (11 numéros) .... 2 NF. 50
ou 10 timbres à 0,25 NF.

Abonnement de soutien : 1 an..... 5 NF.

Faire les versements à :

SOCIALISME OU BARBARIE

22, Rue Léopold Bellan, Paris 2e

C. C. P. 11987-19 Paris

Gérant : P. ROUSSEAU.

Supplément à la revue « SOCIALISME OU BARBARIE ».